

PREMIER INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

RECIT DE L'AUORE

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés laissez-vous enflammer:
Moquez-vous d'affecterⁱ cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer:
Dans l'âge où l'on est aimable
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II

VALETS DE CHIENS, ET MUSICIENS

Pendant que l'Aurore chantait ce récit, quatre valets de chiens étaient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, représenté par le sieur de Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étaient les vers et toute la pièce) se trouvait au milieu de deux, et un autre à ses pieds: qui étaient les sieurs Estival, Don, et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étaient admirables.

Ceux-ci en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore, sitôt qu'elle eut chanté, s'écrièrent en concert:

Holà? holà? debout, debout, debout:
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout:
Holà? ho debout, vite debout.

PREMIER

ⁱ *Moquez-vous d'affecter*: moquez-vous du conseil qu'on vous donne d'affecter...

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIEME

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIEME

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE

Sus, sus, debout, vite debout?
(Parlant à Lyciscas, qui dormait.)
Qu'est-ce ci, Lyciscas, Quoi? tu ronfles encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'Aurore?
Allons debout, vite debout,
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant*. Par la morbleu vous êtes de grands braillards vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin?

MUSICIENS

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout?
Allons debout, Lyciscas debout.

LYCISCAS.— Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.— Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.— Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.— Point, point, debout, vite debout.

LYCISCAS.— Hé! je vous prie?

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— Un moment.

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— De grâce.

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— Eh.

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— Je...

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS

Non, non debout, Lyciscas debout:
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.— Eh bien laissez-moi: je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela. Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée; car voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et lorsqu'on ne dort pas sa réfectionⁱⁱ, il arrive... que... on est...

PREMIER.— Lyciscas!

DEUXIEME.— Lyciscas!

TROISIEME.— Lyciscas!

TOUS ENSEMBLE.— Lyciscas!

LYCISCAS.— Diable soit les brailleurs, je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.— Debout, debout, vite debout, dépêchons, debout.

ⁱⁱ *Sa réfection*: assez pour se refaire.

LYCISCAS.— Ah! quelle fatigue, de ne pas dormir son soûl.

PREMIER.— Holà? oh.

DEUXIEME.— Holà? oh.

TROISIEME.— Holà? oh.

TOUS ENSEMBLE.— Oh! oh! oh! oh! oh!

LYCISCAS.— Oh! oh! oh! oh. La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements, je me donne au diable si je ne vous assomme: mais voyez un peu quel diable d'enthousiasmeⁱⁱⁱ il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— Encore?

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS.— Le diable vous emporte.

MUSICIENS.— Debout.

LYCISCAS *en se levant*.— Quoi toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter: par le sang bleu j'enrage, puisque me voilà éveillé il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho? Messieurs, debout, debout, vite c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout, debout, debout, debout: Allons vite, ho, ho, ho? debout, debout! Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout, debout, debout, Lyciscas, debout? Ho! ho! ho! ho! ho.

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertées avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et disposition; reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes: c'étaient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, et La Pierre.

ⁱⁱⁱ *Quel diable d'enthousiasme*: quel accès de fureur frénétique.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMÉDIE

LA PRINCESSE D'ÉLIDE	Mlle de Molière
AGLANTE, cousine de la Princesse	Mlle Du Parc
CYNTHIE, cousine de la Princesse	Mlle de Brie
PHILIS, suivante de la Princesse	Mlle Béjart
IPHITAS, père de la Princesse	Le sieur Hubert
EURYALE, ou le prince d'Ithaque	Le sieur de La Grange
ARISTOMÈNE, ou le prince de Messène	Le sieur du Croisy
THÉOCLE, ou le prince de Pyle	Le sieur Béjart
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque	Le sieur de la Thorillière.
MORON, plaisant de la Princesse	Le sieur de Molière
UN SUIVANT	Le sieur Prévost.

ACTE PREMIER

ARGUMENT

Cette chasse qui se préparait ainsi, était celle d'un prince d'Élide, lequel étant d'humeur galante et magnifique, et souhaitant que la princesse sa fille se résolût à aimer et à penser au mariage, qui était fort contre son inclination, avait fait venir en sa cour les Princes d'Ithaque, de Messène et de Pyle; afin que dans l'exercice de la chasse qu'elle aimait fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de char et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes pût lui plaire et devenir son époux.

SCÈNE PREMIÈRE

Euryale, prince d'Ithaque, amoureux de la Princesse d'Élide, et Arbate son gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le loua^{iv} de son amour, au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

EURYALE, ARBATE.

ARBATE

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
5 Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage:

^{iv} VAR. le loue (1682).

Mais sans votre congé^v de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE

Explique, explique Arbate, avec toute licence
10 Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence:
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour:
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE

15 Moi vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements,
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments;
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme,
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
20 Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils:
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux:
25 C'est une qualité que j'aime en un monarque,
La tendresse de cœur est une grande marque,
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer^{vi}
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui cette passion de toutes la plus belle
30 Traîne dans un esprit cent vertus après elle,
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs;
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
35 Mes regards observaient en vous des qualités
Où je reconnaissais le sang dont vous sortez;
J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
Je vous trouvais bien fait, l'air grand, et l'âme fière;

^v *Congé*: permission.

^{vi} VAR. La tendresse du cœur est une grande marque,
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer (1682).

40 Votre cœur, votre adresse éclataient chaque jour:
Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour,
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EURYALE

45 Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance!
Et sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même, tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé:
Car enfin vois le sort où mon astre me guide,
50 J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide,
Et tu sais quel orgueil sous des traits si charmants^{vii}
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments;
Et comment elle fuit dans cette illustre fête^{viii}
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
55 Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le Ciel en naissant a destiné nos âmes.
À mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
60 Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue:
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
65 Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image:
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son âme hautaine
70 Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.

vii VAR. Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants (1682).

viii VAR. Et comment elle fuit, en cette illustre fête (1682).

75 Admire nos esprits, et la fatalité,
Ce que n'avait point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu, dont je ne fus point maître;
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
80 À me faire avec soin rappeler tous ses traits,
Et mon esprit jetant de nouveaux yeux sur elle
M'en refit une image et si noble et si belle;
Me peignit tant de gloire, et de telles douceurs
À pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
85 Que mon cœur aux brillants d'une telle victoire^{ix}
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance
90 J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paraître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, père de la Princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE

95 Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
Et nuls empressements, paroles ,ni soupirs
100 Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs.
Pour moi je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique,
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE

105 Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine?
Et me jeter au rang de ces princes soumis
Que le titre d'amants lui peint en ennemis?

^{ix} *Aux brillants d'une telle victoire*: en songeant à l'éclat d'une telle victoire.

Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
 110 Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
 Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
 En appuyer en vain les respects assidus:
 Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
 Retient de mon amour toute la violence^x;
 115 Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
 Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE

Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière
 Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
 Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
 120 Que défend seulement une jeune froideur^{xi},
 Et qui n'impose^{xii} point à l'ardeur qui vous presse
 De quelque attachement l'invincible tendresse:
 Un cœur préoccupé^{xiii} résiste puissamment;
 Mais quand une âme est libre, on la force aisément,
 125 Et toute la fierté de son indifférence
 N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
 Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
 Faites de votre flamme un éclat glorieux,
 Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
 130 Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres:
 Peut-être pour toucher ces sévères appas^{xiv}
 Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
 Et si de ses fiertés l'impérieux caprice
 Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
 135 Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
 Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme,

^x Vers 113-114: voir leurs soins rebutés retient dans un triste silence toute la violence de mon amour.

^{xi} VAR. Que défend seulement une simple froideur. (1682).

^{xii} *Impose*: probablement faute de typographie, dans 1664 et 1682, pour *oppose*.

^{xiii} *Préoccupé*: déjà pris, qui aime ailleurs.

^{xiv} VAR. Peut-être pour toucher ses sévères appas (1682).

Combattant mes raisons tu chatouilles mon âme,
Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
140 Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir:
Car, enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,
On doit à la Princesse expliquer mon silence,
Et peut-être au moment que je t'en parle ici
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
145 Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps dont Moron^{xv} pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE

Moron, Seigneur.

EURYALE

Ce choix t'étonne un peu;
Par son titre de fou tu crois le bien connaître:
150 Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
Et que malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui:
La Princesse se plaît à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
155 Et peut dans cet accès^{xvi} dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder;
Je le vois propre, enfin, à ce que j'en souhaite^{xvii},
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, (dans mes États ayant reçu le jour)
160 Contre tous mes rivaux appuyer mon amour:
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II

Moron, représenté par le sieur de Molière, arrive, et ayant le souvenir d'un furieux sanglier, devant lequel il avait fui à la chasse, demande secours, et rencontrant Euryale et Arbate se met au

^{xv} VAR. Est le temps que Moron (1682).

^{xvi} *Dans cet accès*: dans cette facilité où il est de l'entretenir.

^{xvii} VAR. à ce que je souhaite (1682).

milieu d'eux pour plus de sûreté, après leur avoir témoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

MORON, ARBATE, EURYALE.

MORON, *sans être vu.*

Au secours! sauvez-moi de la bête cruelle !

EURYALE

Je pense ouïr sa voix?

MORON, *sans être vu.*

À moi, de grâce, à moi!

EURYALE

C'est lui-même; où court-il avec un tel effroi?

MORON

165 OÙ pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux ! préservez-moi de sa dent effroyable^{xviii}.
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.
Ha! je suis mort!

EURYALE

Qu'as-tu?

MORON

Je vous croyais la bête
170 Dont à me diffamer^{xix} j'ai vu la gueule prête,
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

^{xviii} Le texte porte ici un point d'interrogation; nous corrigeons.

^{xix} *Diffamer*: «salir, gâter, défigurer. En ce sens il est bas» (Dictionnaire de Furetière, 1690).

EURYALE

Qu'est-ce?

MORON

Ô! que la Princesse est d'une étrange humeur!

Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances

Il nous faut essayer de sottes complaisances!

175 Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs

De se voir exposés à mille et mille peurs,

Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse

Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe;

Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,

180 Et qui prennent toujours la fuite devant nous:

Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines

Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,

Et qui courent les gens qui les veulent courir,

C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURYALE

Dis-nous donc ce que c'est?

MORON, *en se tournant.*

185 Le pénible exercice

Où de notre Princesse a volé le caprice!...

J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour,

Et la course des chars se faisant en ce jour,

Il fallait affecter ce contre-temps de chasse

190 Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce^{xx},

Et faire voir... Mais chut, achevons mon récit,

Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.

Qu'ai-je dit?

EURYALE

^{xx} Vers 188-190: Et, la course de chars ayant lieu aujourd'hui, il lui fallait choisir, au lieu d'y assister, d'aller à la chasse, pour mieux faire paraître son mépris de ces fêtes.

Tu parlais d'exercice pénible.

MORON

Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible;
195 Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étais découché^{xxi}:
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayais ma posture, et m'ajustant bientôt,
200 Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

EURYALE

Qu'est-ce?

MORON

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur^{xxii}.
205 Mais laissez-moi passer entre vous deux pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose:
J'ai donc vu ce sanglier, qui par nos gens chassé
Avait d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ces deux yeux^{xxiii} flamboyants ne lançaient que menace,
210 Et sa gueule faisait une laide grimace,
Qui parmi de l'écume à qui l'osait presser
Montrait de certains crocs... Je vous laisse à penser?
À ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux animal^{xxiv} sans en prendre d'alarmes
215 Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

ARBATE

^{xxi} *Je m'étais découché*: je m'étais levé.

^{xxii} Le texte porte ici un point d'interrogation; nous corrigeons.

^{xxiii} VAR. Ses deux yeux (1682).

^{xxiv} *Le faux animal*: le perfide animal.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON

Quelque sot.

J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

ARBATE

Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abattre,
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON

J'y consens,

220 Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE

Mais par quelques exploits, si l'on ne s'éternise...

MORON

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise^{xxv},
«C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier^{xxvi}»,
225 Que si l'on y disait, «Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.»

EURYALE

Fort bien...

MORON

Oui j'aime mieux, n'en déplaie à la gloire,

^{xxv} VAR. Je suis votre valet, j'aime mieux que l'on dise (1682).

^{xxvi} Les guillemets de figurent pas dans le texte de 1664; nous les ajoutons, ainsi que dans les vers qui suivent.

230 Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

EURYALE

En effet ton trépas fâcherait tes amis;
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis
Puis-je te demander si du feu qui me brûle...

MORON

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule^{xxvii},
235 Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré:
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives:
Le discours de vos feux est un peu délicat,
240 Et c'est chez la Princesse une affaire d'Etat;
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien:
245 Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame,
250 Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme,
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourraient contribuer au bien que je vous veux:
Ma mère dans son temps passait pour assez belle,
Et naturellement n'était pas fort cruelle;
255 Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie était fort dangereux,
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelait mon père,
À cause qu'il était le mari de ma mère,
Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
260 Que le prince autrefois était venu chez lui,
Et que durant ce temps il avait l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village:
Baste, quoi qu'il en soit je veux par mes travaux:

^{xxvii} VAR Il ne faut pas, Seigneur, que je vous dissimule (1682).

Mais voici la Princesse, et deux de vos rivaux^{xxviii}.

SCÈNE III

La Princesse d'Élide parut ensuite, avec les princes de Messène et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caractères bien différents de celui du prince d'Ithaque; et lui cédèrent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvait désirer. Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le mérite de ce Prince eût fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eût quasi remarqué; elle témoigna toujours, comme une autre Diane, n'aimer que la chasse et les forêts, et lorsque le prince de Messène voulut lui faire valoir le service qu'il lui avait rendu^{xxix}, en la défaisant d'un fort grand sanglier qui l'avait attaquée; elle lui dit que sans rien diminuer de sa reconnaissance, elle trouvait son secours d'autant moins considérable, qu'elle en avait tué toute seule d'aussi furieux, et fût peut-être bien encore venue à bout de celui-ci.

LA PRINCESSE *et sa suite*, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE

265 Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
 Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes^{xxx}?
 J'aurais pensé pour moi qu'abattre sous nos coups
 Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous,
 Était une aventure (ignorant votre chasse)
270 Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce:
 Mais à cette froideur je connais clairement
 Que je dois concevoir un autre sentiment,
 Et quereller du sort la fatale puissance
 Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE

275 Pour moi je tiens, Madame, à sensible bonheur
 L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
 Et ne puis consentir malgré votre murmure
 À quereller le sort d'une telle aventure:
 D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
280 Mais dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,

^{xxviii} VAR. de nos rivaux (1682).

^{xxix} Le texte porte: *qui lui avait rendu*. Nous corrigeons cette faute manifeste.

^{xxx} Le texte porte ici une virgule; nous corrigeons.

C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût en ce péril de quoi tant m'ébranler^{xxx}?

285 Que l'arc, et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse, enfin, mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'espérance

290 De suffire moi seule à ma propre défense?
Certes avec le temps j'aurais bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité
S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête;

295 Du moins si pour prétendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire^{xxxii},
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,

300 J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

THÉOCLE

Mais, Madame...

LA PRINCESSE

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui sans vous c'était fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,

305 Et je vais de ce pas au Prince pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

^{xxx} VAR. Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler (1682).

Il arrive, au XVII^e siècle, qu'on supprime l'adverbe *y* dans l'expression verbale *il y a*.

^{xxxii} Vers 295-297: Au moins si mon sexe en général est trop peu estimé de vous pour que vous puissiez le croire capable d'exploits si marquants, accordez-moi la gloire d'être placée un étage plus haut.

SCÈNE IV

EURYALE, MORON, ARBATE.

MORON

Heu! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit:
Ô comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
310 Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédain;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins,
Son heure doit venir, et c'est à vous possible^{xxxiii}
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON

315 Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux,
Et je...

EURYALE

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire,
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire;
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
320 Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle:
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE

325 Peut-on savoir, Seigneur, par où votre espérance?

^{xxxiii} *Possible*: peut-être.

EURYALE

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

DEUXIEME INTERMÈDE

ARGUMENT

L'agréable Moron laissa aller le Prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et faisant retentir partout le beau nom de sa bergère Philis, un écho ridicule lui répondant bizarrement, il y prit si grand plaisir, que riant en cent manières, il fit répondre autant de fois cet écho, sans témoigner d'en être ennuyé; mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette vue peu attendue, qu'il donna des sensibles marques de sa peur: elle lui fit faire devant l'ours toutes les soumissions dont il se put aviser pour l'adoucir: enfin se jetant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y voulait grimper aussi bien que lui, il cria au secours d'une voix si haute, qu'elle attira huit paysans armés de bâtons à deux bouts et d'épieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un des ours, et par la fuite de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE

MORON

Jusqu'au revoir; pour moi je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime;
 Philis est l'objet charmant
 Qui tient mon cœur à l'attache,
 Et je devins son amant
 La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable:
 Ouf! Cette idée est capable
 De me réduire aux abois.

Ah! Philis, Philis, Philis.

Ah! hem. ah ah ah! hi hi hi. Oh oh oh oh.

Voilà un écho qui est bouffon! Hom hom hom. ha ha ha ha ha.

Uh uh uh. Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE II

UN OURS, MORON.

MORON.— Ah! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur: de grâce épargnez-moi? Je vous assure que je ne vauds rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas^{xxxiv} qui seraient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! Monseigneur, tout doux s'il vous plaît. Là, là, là, là. Ah! Monseigneur que votre altesse est jolie et bien faite; elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil, belle tête! beaux yeux brillants et bien fendus! ah beau petit nez! belle petite bouche, petites quenottes jolies! Ah belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! À l'aide, au secours, je suis mort, miséricorde, Pauvre Moron, ah, mon Dieu! Et vite, à moi, je suis perdu! (*Les chasseurs paraissent*^{xxxv}.) Eh, Messieurs ayez pitié de moi? bon Messieurs tuez-moi ce vilain animal-là. Ô Ciel! daigne les assister. Bon le voilà qui fuit, le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, poussez fort, encore, ah! le voilà qui est à terre, c'en est fait il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups. Serviteur Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête, maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

Ces heureux chasseurs, n'eurent pas plus tôt remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du péril, voulut aller donner mille coups à la bête, qui n'était plus en état de se défendre, et fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'aurait pas été trop hardi, eût pu faire en cette occasion; et les chasseurs pour témoigner leur joie, dansèrent une fort belle entrée; c'étaient les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Manceau, Magny, et La Pierre^{xxxvi}.

ACTE II

ARGUMENT

Le Prince d'Ithaque et la Princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars

^{xxxiv} Je vois de certaines gens là-bas: cette mise en cause des spectateurs est un *lazzi** traditionnel que Molière a utilisé plusieurs fois, notamment dans le monologue d'Harpagon (*L'Avare*, IV, 7).

^{xxxv} VAR. *Les chasseurs paraissent et Moron monte sur un arbre* (1682).

^{xxxvi} VAR. *c'étaient M. Manceau, les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny, et La Pierre*. (1682).

qui se préparait: elle avait dit auparavant à une des princesses ses parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque lui donnait de la peine et lui était honteuse: qu'encore qu'elle ne voulût rien aimer, il était bien fâcheux de voir qu'il n'aimait rien; et que quoi qu'elle eût résolu de n'aller point voir les courses, elle s'y voulait rendre, dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la chérissait si fort. Il était facile de juger que le mérite de ce Prince produisait son effet ordinaire, que ses belles qualités avaient touché ce cœur superbe: et commencé à fondre une partie de cette glace qui avait résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour, et plus il affectait (par le conseil de Moron qu'il avait gagné, et qui connaissait fort le cœur de la Princesse) de paraître insensible, quoiqu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettait dans la tête de l'engager, quoiqu'elle n'eût pas fait dessein de s'engager elle-même. Les Princes de Messène et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller préparer aux courses, et lui parlant de l'espérance qu'ils avaient de vaincre, par le désir qu'ils sentaient de lui plaire: celui d'Ithaque lui témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il allait essayer de vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la piqua encore davantage, et qui l'engagea à vouloir soumettre^{xxxvii} un cœur déjà assez soumis, mais qui savait déguiser ses sentiments le mieux du monde.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE.

LA PRINCESSE

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
330 Cède aux simples beautés qu'y forme la nature:
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laisser jamais.

AGLANTE

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes;
335 De mille objets charmants ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, et vaste solitude:
Mais à vous dire vrai dans ces jours éclatants
340 Vos retraites ici me semblent hors de temps,

^{xxxvii}VAR. ce qui la piqua encore davantage, à vouloir soumettre... (1682).

Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique:
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE

345 Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir:
Mais quelque espoir qui flatte un projet de la sorte
350 Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte^{xxxviii}.

CYNTHIE

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher ?
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
355 Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour:
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être^{xxxix}
S'oppose aux duretés que vous faites paraître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
360 Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme?
Et serait-ce un bonheur de respirer le jour
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour?
365 Non, non tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS

Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie; mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il aurait étendues davantage, s'il avait eu plus de loisir.

^{xxxviii} Vers 350: Je me serai bien trompée si l'un d'eux l'emporte (*pas un* est l'équivalent d'*aucun*, et a ici un sens semi-négatif).

^{xxxix} Cynthie, comme Aglante, est cousine de la Princesse.

AGLANTE.— Pour moi je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.— Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles; et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe. J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie: et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans: toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance^{xi}: je sens tout mon cœur qui s'émeut: et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

CYNTHIE.— Eh! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée, et s'il plaît au Ciel nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.— Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange, j'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements, et si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne sans doute^{xii} à ne me le point pardonner.

AGLANTE.— Prenez garde; Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.— Non, non je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse^{xiii} des faibles cœurs qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CYNTHIE.— Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les Dieux même sont assujettis à son empire: on nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois^{xiiii}; et que Diane même dont vous affectez tant l'exemple n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.— Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur: les Dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les

^{xi} C'est là un cas typique des usages de la ponctuation* du XVII^e siècle. Nous attendrions une virgule, après *puissance*, mais les deux points ont ici une valeur orale: ils marquent la légère pause que le comédien observe à cet endroit.

^{xii} *Sans doute*: sans aucun doute.

^{xiii} VAR. et qu'une excuse (1682).

^{xiiii} *Pour une fois*: une seule fois.

faiblesses des hommes.

SCÈNE II

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

AGLANTE.— Viens, approche Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la Princesse.

LA PRINCESSE.— Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.— Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle^{xliv} comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traîtresse^{xlv} qui m'a rendu plus doux qu'un agneau: après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CYNTHIE.— Quoi? Moron se mêle d'aimer?

MORON.— Fort bien.

CYNTHIE.— Et de vouloir être aimé?

MORON.— Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon's à personne.

CYNTHIE.— Sans doute, on aurait tort...

SCÈNE III

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LYCAS.— Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle, et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.— Ô Ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Aurait-il résolu ma perte, et

^{xliv} *Faire de*: jouer le rôle de. *Drôle* signifie «bon compagnon, homme de débauche, prêt à tout faire, plaisant et gaillard» (Dictionnaire de Furetière, 1690).

^{xlv} Allusion à Philis.

voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCÈNE IV

LE PRINCE, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.— Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également: l'une que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle. L'autre que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle: me donner un mari, et me donner la mort c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie: après cela parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.— Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite à la vérité que ton cœur puisse aimer quelqu'un: tous mes vœux seraient satisfaits si cela pouvait arriver, et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre; et que parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux: j'ai pour obtenir cette grâce fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle: mais quoi qu'il en soit je veux en user avec toi en père, qui chérit sa fille: si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêts d'Etat, ni avantages d'alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur: traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

THÉOCLE.— Tout le monde va faire des efforts pour remporter^{xlvi} le prix de cette course; mais à vous dire vrai j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.— Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout: c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

^{xlvi} VAR. pour emporter (1682).

EURYALE.— Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée: comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres: je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

LA PRINCESSE.— D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.— Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON.— Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.— Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE.— Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre à la vérité.

LA PRINCESSE.— Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.— Prenez garde, Madame, l'entreprise est périlleuse, et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.— Ah! n'appréhendez rien, je vous prie, allons, je vous répons de moi.

TROISIEME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

MORON, PHILIS.

MORON.— Philis, demeure ici.

PHILIS.— Non laisse-moi suivre les autres.

MORON.— Ah! cruelle si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHILIS.— Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.— Eh! demeure un peu^{xlvii}?

PHILIS.— Je ne saurais.

MORON.— De grâce?

PHILIS.— Point, te dis-je.

MORON.— Je ne te laisserai point aller.

PHILIS.— Ah! que de façons?

MORON.— Je ne demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.— Eh bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose?

MORON.— Et quelle?

PHILIS.— De ne me point parler du tout.

MORON.— Eh! Philis?

PHILIS.— À moins que de cela je ne demeurerai point avec toi.

MORON.— Veux-tu me...

PHILIS.— Laisse-moi aller?

MORON.— Eh bien, oui, demeure, je ne dirai mot^{xlviii}.

PHILIS.— Prends-y bien garde au moins; car à la moindre parole je prends la fuite.

MORON. *Il fait une scène de gestes.*— Soit. Ah! Philis... Eh... Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est, si je savais chanter j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes

^{xlvii} Nous avons conservé les points d'interrogation dans tout ce passage, bien que les répliques soient parfois assertives, car ils indiquent une tonalité interrogative.

^{xlviii} VAR. Je ne te dirai mot. (1682).

aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles: elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles, que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon voici justement mon homme.

SCÈNE II

SATYRE, MORON.

SATYRE.— La, la, la.

MORON.— Ah! Satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps, apprends-moi à chanter, je te prie?

SATYRE.— Je le veux; mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.

MORON.— Il est si accoutumé à chanter qu'il ne saurait parler d'autre façon. Allons chante, j'écoute.

SATYRE.— Je portais...

MORON.— Une chanson, dis-tu?

SATYRE.— Je port...

MORON.— Une chanson à chanter ?

SATYRE.— Je port...

MORON.— Chanson amoureuse, peste.

SATYRE

Je portais dans une cage
Deux moineaux que j'avais pris;
Lorsque la jeune Cloris
Fit dans un sombre bocage
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage:

Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups,
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouvât jolie, il en demanda une plus passionnée, et priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avait oui chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi:

Dans vos chants si doux,
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle:
Mais si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle;
Oiseaux, taisez-vous.
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la lui apprendre à chanter; et lui dit:

MORON.— Ah qu'elle est belle! Apprends-la-moi?

SATYRE.— La, la, la, la.

MORON.— La, la, la, la.

SATYRE.— Fa, fa, fa, fa.

MORON.— Fa toi-même^{xlix}.

Le satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils dansèrent^l une plaisante entrée.

ACTE III

ARGUMENT

La Princesse d'Élide était cependant dans d'étranges inquiétudes: le Prince d'Ithaque avait gagné

^{xlix} Jeu de mot sur *fat*, qui signifie *sot*.

^l VAR. *Sur lequel plusieurs satyres dansèrent*. (1682).

le prix des courses, elle avait dans la suite de ce divertissement^{li} fait des merveilles à chanter et à la danse, sans qu'il parût que les dons de la nature et de l'art eussent été quasi remarqués par le Prince d'Ithaque; elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal: et enfin le voyant arriver lui-même, elle ne put s'empêcher de lui en toucher fort sérieusement quelque chose: il lui répondit ingénument qu'il n'aimait rien, et qu'hors l'amour de sa liberté, et les plaisirs qu'elle trouvait si agréables de la solitude et de la chasse rien ne le touchait.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE.— Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course; mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il a porté. Car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, et sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse, et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.— Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle: ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II

EURYALE, MORON, ARBATE.

EURYALE.— Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai: mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition^{lii} toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

^{li} VAR. ses divertissements (1682).

^{lii} *Une disposition*: une légèreté (qualité de ce qui est dispos, c'est-à-dire léger).

MORON.— Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, et ces soumissions où les hommes les acoquinent^{liii}.

ARBATE.— Seigneur voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.— Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira: cependant promenez-vous ici dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre, et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.— Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON.— Ah! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

LA PRINCESSE.— D'où vient qu'il n'est pas venu jusques ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.— C'est un homme bizarre qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.— Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.— Oui, Madame, j'y étais, et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa Principauté.

LA PRINCESSE.— Pour moi je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ai toutes les envies du monde de l'engager^{liv} pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.— Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériterait bien: mais à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.— Comment!

^{liii} *Acoquiner*: attirer, attacher, habituer.

^{liv} *L'engager*: lui inspirer de l'amour.

MORON.— Comment! C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.— Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.— Lui? non.

LA PRINCESSE.— Il ne t'a rien dit de ma voix, et de ma danse?

MORON.— Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.— Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.— Il n'estime, et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.— Il n'y a rien que je ne fasse, pour le soumettre comme il faut.

MORON.— Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.— Le voilà.

MORON.— Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.— De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON, ARBATE.

MORON.— Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez: mais songez bien à continuer votre rôle, et de peur de l'oublier ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE.— Vous êtes bien solitaire, Seigneur, et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.— Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien,

sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.— Il y a grande différence, et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.— Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.— Ce n'est pas une raison, Seigneur, et sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE.— Pour moi je ne suis pas de même, et dans le dessein où je suis, de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.— Et la raison?

EURYALE.— C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.— Si bien donc, que pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait?

EURYALE.— Moi? Madame, point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat: mais je me résoudrais plutôt de l'être, que d'aimer.

LA PRINCESSE.— Telle personne vous aimerait, peut-être que votre cœur...

EURYALE.— Non! Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur, ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux, et quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux, et du corps et de l'âme. Enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

LA PRINCESSE.— A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON^{lv}.— Peste soit du petit brutal, j'aurais envie^{lvi} de lui bailler un coup de poing.

^{lv} Moron s'adresse en aparté à *la Princesse*.

^{lvi} VAR. J'aurais bien envie. (1682).

LA PRINCESSE, *parlant en soi*.— Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON, *parlant au prince*.— Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE.— Ah! Moron, je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.— C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE.— Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur: mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.— Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.— Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.— Je le crois.

LA PRINCESSE.— Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.— Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.— Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne, et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments, par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.— Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.— C'est une chose qui me tient au cœur, je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.— Il est bien fait, oui, ce petit pandard-là; il a bon air, bonne physionomie, et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.— Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.— Il n'y a rien qui ne se puisse faire; mais, Madame s'il venait à vous aimer, que feriez-

vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.— Ah! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

MORON.— Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.— Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.— Non, il n'en fera rien, je le connais, ma peine sera inutile^{lvii}.

LA PRINCESSE.— Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

QUATRIÈME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.— Viens, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire? Il y a longtemps que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS, *en chantant*.

Tu m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur;
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.— Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II

MORON, PHILIS, TIRCIS.

^{lvii} VAR. Ma peine serait inutile. (1682).

MORON.— Ah! ah! je vous y prends, cruelle; vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival?

PHILIS.— Oui, je m'écarte pour cela; je te le dis encore. Je me plais avec lui, et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrais plaisir à t'écouter.

MORON.— Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose, et quand...

PHILIS.— Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.— Ah! cruelle...

PHILIS.— Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avait dépouillés
Par le printemps vous est rendue:
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas! que j'ai perdue.

MORON.— Morbleu que n'ai-je de la voix? Ah! nature marâtre! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.— En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.— Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac^{lviii}, un gosier, et une langue comme un autre? Oui, oui, allons, je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.— Oui, dis? Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.— Courage, Moron! il n'y a qu'à avoir de la hardiesse. (*Moron chante.*)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur,
Ah! Philis je trépasse!

^{lviii} *Un estomac*: une poitrine.

Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat, Moron.

PHILIS.— Voilà qui est le mieux du monde: mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire, que quelque amant fût mort pour moi; c'est un avantage dont je n'ai point encore joui^{lix}, et je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

MORON.— Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi?

PHILIS.— Oui.

MORON.— Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.— Non.

MORON.— Voilà qui est fait, je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante*.

Ah! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime. *Bis*.

MORON.— C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante*.

Courage, Moron! meurs promptement
En généreux amant.

MORON.— Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons je vais faire honte à tous les amants; tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons, vois ce poignard; prends bien garde comme je vais me percer le cœur. (*Se riant de Tircis.*) Je suis votre serviteur, quelque niais^{lx}.

^{lix} VAR. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui. (1682).

^{lx} Quelque niais: il faudrait être un niais pour faire cela.

PHILIS.— Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho^{lxi}, ce que tu m'as chanté.

ACTE IV

ARGUMENT

La Princesse espérant par une feinte pouvoir découvrir les sentiments du Prince d'Ithaque, elle lui fit confidence qu'elle aimait le Prince de Messène: au lieu d'en paraître affligé il lui rendit la pareille, et lui fit connaître que la Princesse sa parente lui avait donné dans la vue, et qu'il la demanderait en mariage au Roi son père. À cette atteinte imprévue cette princesse perdit toute sa constance; et quoiqu'elle essayât à se contraindre devant lui, aussitôt qu'il fut sorti, elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince, et de ne l'épouser jamais, qu'elle ne put le lui refuser: elle s'en plaignit même à Moron, qui lui ayant dit assez franchement qu'elle l'aimait donc, en fut chassé de sa présence.

SCÈNE PREMIÈRE

EURYALE, LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.— Prince, comme jusques ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen^{lxii} comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes: mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions, le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, et mon âme tout d'un coup (comme par un miracle) est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de répondre^{lxiii} aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un État; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.— Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute^{lxiv}.

^{lxi} À l'écho: *écho* est à prendre ici au sens musical («répétition adoucie d'un certain nombre de notes», selon Littré).

^{lxii} L'hymen: le mariage.

^{lxiii} VAR. Je puis l'appuyer de ma volonté de répondre. (1682).

^{lxiv} Sans doute: sans aucun doute.

LA PRINCESSE.— Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.— Si j'étais dans votre cœur je pourrais vous le dire: mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.— Devinez pour voir, et nommez quelqu'un?

EURYALE.— J'aurais trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.— Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.— Je sais bien à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais: mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.— Eh bien Prince, je veux bien vous la découvrir: je suis sûre que vous allez approuver mon choix, et pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE.— Ô Ciel!

LA PRINCESSE.— Mon invention a réussi, Moron, le voilà qui se trouble.

MORON, *parlant à la Princesse.*— Bon, Madame. (*Au Prince.*) Courage, Seigneur. (*À la Princesse.*) Il en tient^{lxv}. (*Au Prince.*) Ne vous défaites pas^{lxvi}.

LA PRINCESSE.— Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *au Prince.*— Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.— D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

EURYALE.— Je le suis, à la vérité, et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres: deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui dans le même moment aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles: car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de^{lxvii} vous dire, que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses, vos cousines, l'aimable et

^{lxv} *Il en tient*: il est amoureux.

^{lxvi} *Se défaire*: être embarrassé, perdre contenance.

^{lxvii} *Je ne feindrai point de*: je n'hésiterais point à...

belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre^{lxviii}; et je ne doute point, que comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aie de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON.— Ah digne! ah brave cœur!

SCÈNE II

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.— Ah! Moron, je n'en puis plus, et ce coup que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.— Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord, que votre stratagème avait fait son effet.

LA PRINCESSE.— Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulais soumettre.

SCÈNE III

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.— Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez: le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.— Le prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.— Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir, mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.— Mais, Madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

^{lxviii} VAR. L'un à l'autre (1682).

LA PRINCESSE.— Non, Aglante, je vous le demande, faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.— Madame, il faut vous obéir; mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.— Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV

ARISTOMÈNE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMÈNE.— Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports, le ressentiment^{l^{xix}} où je suis, des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.— Comment?

ARISTOMÈNE.— Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure^{l^{xx}}, que votre cœur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.— Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.— Oui, Madame.

LA PRINCESSE.— C'est un étourdi, et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit; une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps, et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire^{l^{xxi}}, si je vous l'avais dite moi-même.

ARISTOMÈNE.— Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.— De grâce, Prince, brisons là ce discours, et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

^{l^{xix}} *Ressentiment*: sentiment vif (en bonne comme en mauvaise part).

^{l^{xx}} *Tout à l'heure*: sur le champ, à l'instant.

^{l^{xxi}} *c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire...*: vous ne pourriez le croire que si je vous l'avais dit moi-même.

SCÈNE V

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.— Ah! qu'en cette aventure, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite?

AGLANTE.— Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.

MORON.— Mais, Madame, s'il vous aimait vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre^{lxxii}. C'est faire justement comme le chien du jardinier^{lxxiii}.

LA PRINCESSE.— Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, et si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MORON.— Ma foi, Madame, avouons la dette, vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.— Moi, je l'aime? Ô Ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles, sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.— Madame...

LA PRINCESSE.— Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON.— Ma foi, son cœur en a sa provision, et... *Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.*

SCÈNE VI

LA PRINCESSE.— De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint! et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme? Ne serait-ce point aussi, ce qu'on vient de me dire, et sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince? Ah! si cela était je serais personne à me désespérer: mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi? je serais capable de cette lâcheté. J'ai vu toute la terre à mes pieds, avec la plus

^{lxxii} Le texte porte à *un autre*. Nous corrigeons d'après 1682.

^{lxxiii} *Le chien du jardinier*. «On dit d'un envieux qu'il est comme le *chien du jardinier*: il ne mange point de choux et ne veut pas que les autres en mangent» (Dictionnaire de Furetière, 1690).

grande insensibilité du monde. Les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé. J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise? Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela: mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches, attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. Ô vous! admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

CINQUIEME INTERMÈDE

CLYMENE, PHILIS^{lxxiv}.

CLYMENE

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLYMENE

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHILIS

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer c'est renoncer au jour.

CLYMENE

À qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS

^{lxxiv} VAR. CLYMENE et PHILIS *chantent ce dialogue* (1682).

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien?

CLYMENE et PHILIS *ensemble*.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS

Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLYMENE

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLYMENE

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS

À qui des deux donnerons-nous victoire?

CLYMENE

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien?

TOUTES DEUX *ensemble*.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE *les interrompt en cet endroit et leur dit*, Achevez seules si vous voulez, je ne saurais demeurer en repos, et quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE V

ARGUMENT

Il se passait dans le cœur du Prince de Messène des choses bien différentes; la joie que lui avait donnée le Prince d'Ithaque, en lui apprenant malicieusement qu'il était aimé de la Princesse, l'avait obligé de l'aller trouver avec une inconsidération que rien qu'une extrême amour ne pouvait excuser; mais il en avait été reçu d'une manière bien différente à ce qu'il espérait. Elle lui demanda qui lui avait appris cette nouvelle, et quand elle eut su que ç'avait été le Prince d'Ithaque, cette connaissance augmenta cruellement son mal, et lui fit dire à demi désespérée, c'est un étourdi; et ce mot étourdit si fort le Prince de Messène, qu'il sortit tout confus sans lui pouvoir répondre. La Princesse d'un autre côté alla trouver le Roi son père, qui venait de paraître avec le Prince d'Ithaque, et qui lui témoignait, non seulement la joie qu'il aurait eue de le voir entrer dans son alliance, mais l'opinion qu'il commençait d'avoir^{lxxv} que sa fille ne le haïssait pas: elle ne fut pas plutôt auprès de lui, que se jetant à ses pieds, elle lui demanda pour la plus grande faveur qu'elle en pût jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousât jamais la Princesse^{lxxvi}.

Ce qu'il lui promit^{lxxvii} solennellement; mais il lui dit que si elle ne voulait point qu'il fût à une autre, il fallait qu'elle le prît pour elle: elle lui répondit, il ne le voudrait pas; mais d'une manière si passionnée, qu'il était aisé de connaître les sentiments de son cœur. Alors le Prince quittant toute sorte de feinte, lui confessa son amour, et le stratagème dont il s'était servi pour venir au point où il se voyait alors par la connaissance de son humeur. La Princesse lui donnant la main, le Roi se tourna vers les deux Princes de Messène et de Pyle, et leur demanda si ses deux parentes, dont le mérite n'était pas moindre que la qualité, ne seraient point capables de les consoler de leur disgrâce; ils lui répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvaient espérer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le palais, qu'elle se répandit par tous les environs.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE^{lxxviii} IPHITAS, EURYALE, MORON, AGLANTE, CYNTHIE.

MORON.— Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer

^{lxxv} VAR. mais même l'opinion qu'il commençait d'avoir (1682).

^{lxxvi} VAR. n'épousât jamais la Princesse Aglante (1682).

^{lxxvii} Le texte porte: *Ce qui lui promet...* Nous corrigeons.

^{lxxviii} L'édition de 1682 précise pour ce personnage, dans toute la suite de la pièce: LE PRINCE IPHITAS.

mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE IPHITAS.— Ah! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur.

EURYALE.— Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir: mais enfin si ce n'est pas à moi trop de témérité, que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne, et mes États...

LE PRINCE IPHITAS.— Prince, n'entrons point dans ces compliments, je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père, et si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II

LA PRINCESSE, LE PRINCE IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.— Ô Ciel! que vois-je ici?

LE PRINCE IPHITAS.— Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.— Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné: mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié^{lxxix}, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

LE PRINCE IPHITAS.— Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.— Par la raison, que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE IPHITAS.— Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.— Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

LE PRINCE IPHITAS.— Et que t'a-t-il fait?

^{lxxix} VAR. Mais si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi. (1682).

LA PRINCESSE.— Il m'a méprisée.

LE PRINCE IPHITAS.— Et comment?

LA PRINCESSE.— Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE IPHITAS.— Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne?

LA PRINCESSE.— N'importe. Il me devait aimer comme les autres, et me laisser, au moins, la gloire de le refuser: sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour il a recherché une autre que moi.

LE PRINCE IPHITAS.— Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.— J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE IPHITAS.— Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.— Oui, Seigneur, sans doute^{lxxx}, et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE IPHITAS.— Va, va ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes, enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.— Moi, Seigneur?

LE PRINCE IPHITAS.— Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.— Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté. Ô Ciel! quelle est mon infortune? Puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer. Ah! si c'était un autre que vous, Seigneur, qui me fît ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point.

LE PRINCE IPHITAS.— Eh bien? oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.— Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

^{lxxx} *Sans doute*: sans aucun doute.

LE PRINCE IPHITAS.— Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.— Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURYALE.— Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée, et tout ce que j'ai pu vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour; car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme quand je vous déguisais mes sentiments, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense je suis tout prêt de mourir pour vous en venger: vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.— Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée, et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité^{lxxxix}.

LE PRINCE IPHITAS.— Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?

LA PRINCESSE.— Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux: donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE IPHITAS.— Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.— Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée, et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

LE PRINCE IPHITAS.— Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

MORON.— Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III

^{lxxxix} *Je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité*: je préfère de beaucoup que ce soit une feinte, et non pas une vérité.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LE PRINCE IPHITAS.— Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.— Seigneur, nous savons prendre notre parti, et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les cœurs qu'on a rebutés^{lxxxii}; nous pouvons revenir par elles, à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV

PHILIS, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

PHILIS.— Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la Princesse: tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons, et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

SIXIEME INTERMÈDE

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGERES QUI DANSENT.

Quatre bergers et deux bergères héroïques, représentés les premiers par les sieurs Le Gros, Estival, Don et Blondel, et les deux bergères par Mlle de la Barre et Mlle Hilaire, se prenant par la main, chantèrent cette chanson à danser à laquelle les autres répondirent.

CHANSON.

Usez mieux, ô! beautés fières!
Du pouvoir de tout charmer:
Aimez, aimables bergères,
Nos cœurs sont faits pour aimer:
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour:

^{lxxxii}VAR. Pour des cœurs qu'on a rebutés. (1682).

Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer:
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour:
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aimables personnes dansaient, il sortit de dessous le théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes, dont les huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondaient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de théorbes, qui étaient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tissu, et Le Moine.

Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes descendant de l'arbre se mêlèrent de temps en temps, et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'était encore rien vu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avait précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

*Les bergers étaient, les sieurs Chicanneau, Du Pron, Noblet et La Pierre.
Et les bergères, les sieurs Baltazard, Magny, Arnald, et Bonard.*